

**SORTIE ACAPP
LE DOMAINE SAINT JOSEPH AU
THOLONET
JEUDI MATIN 18 SEPTEMBRE 2025**

L'histoire de la bâtisse du Domaine Saint Joseph au Tholonet est intimement liée à l'occupation des Jésuites, qui ont joué un rôle important dans son développement.

Les Jésuites et leur occupation

Les Jésuites, ou la Compagnie de Jésus, sont un ordre religieux catholique fondé au XVI^e siècle. Ils ont été connus pour leur engagement dans l'éducation, la mission et le développement spirituel. Les Jésuites ont acquis le domaine du Tholonet au début du XVII^e siècle, plus précisément en 1610. Ils y ont établi une maison de retraite et un centre d'études.

La construction de la bâtisse a été réalisée dans un style architectural typique de l'époque, intégrant des éléments de la Provence. Les Jésuites ont aménagé le domaine pour en faire un lieu de vie communautaire, avec des jardins et des vignes, contribuant ainsi à l'essor viticole de la région.

À la fin du XVIII^e siècle, avec les réformes qui ont suivi la Révolution française, l'ordre des Jésuites a été supprimé en 1762, et leurs biens ont été confisqués. La bâtisse a alors changé de propriétaire plusieurs fois au cours des XIX^es. Chaque propriétaire a apporté des modifications à la structure tout en préservant son héritage historique. En 1814 les Jésuites ont pu revenir et occuper le site. La chapelle, construite pendant leur seconde occupation, témoigne de cette période de rétablissement de l'ordre. Ils ont alors continué à s'engager dans des activités religieuses et éducatives jusqu'à leur expulsion définitive en 1880, lorsque les Jésuites ont été de nouveau chassés de France sous la Troisième République.

Le domaine aujourd'hui

Aujourd'hui, le Domaine Saint Joseph est un lieu qui continue de célébrer son passé tout en se tournant vers l'avenir. La bâtisse, avec son architecture ancienne, est un témoignage de l'histoire des Jésuites et de leur influence dans la région. Le domaine est également un site de production viticole respecté, mettant en avant des pratiques durables.

L'histoire de la bâtisse et de l'occupation des Jésuites au Domaine Saint Joseph illustre un riche mélange de tradition, de spiritualité et d'innovation dans le domaine viticole.





Dans ce lieu sublime, le petit-fils de l'artiste, Romain Pierre, aidé de l'historien de l'art Romain Mathieu et de Paul Gaillard, ont monté une exposition rétrospective qui se lit comme un parcours en trois étapes en forme de chemin de croix jusqu'à l'ancienne chapelle des Jésuites qui couronne la colline.



Mondialement célèbre grâce au tableau de Cézanne (Vue du Domaine Saint-Joseph, Metropolitan Museum of Art, New York), ce domaine de 25 hectares demeure toutefois l'un des trésors cachés de la région.

Avec ses amis Emile Zola et Baptistin Baille il arpente la campagne aixoise : le barrage du Tholonet, Sainte-Victoire, les collines de Saint-Marc, les terres rouges, les balcons de rochers qui surplombent les grottes, le domaine des Jésuites « Saint-Joseph » (actuellement propriété privée de la famille du peintre François Aubrun), lieux où le peintre puisera bon nombre de ses « motifs ».





La porte d'entrée dans le domaine





vue unique sur les massifs de l'Arc, de Sainte-Baume
et de Sainte-Victoire.

La route dite de Cézanne est un des hauts lieux d'inspiration artistique du peintre provençal avec ses centaines de toiles . Il emprunte régulièrement durant toute sa vie cette petite route sinueuse de campagne (départementale 17) qui traverse des pinèdes, des vignes, des champs, et des oliveraies, pour se rendre à la montagne Sainte-Victoire. Elle est un site classé depuis le 30 mai 1959 par le ministre de la culture française André Malraux (seule route classée de France). Cependant ce classement a été annulé en 2016, de façon discrète pour permettre aux promoteurs immobiliers d'investir ce lieu. A son époque Cézanne et d'autres aixois avaient fait signer une pétition pour que le PLM (train Paris Lyon Méditerranée) ne passe pas par AIX et la ville est devenue « la belle endormie » avec sa campagne et ses 150 bastides.



A l'époque de Cézanne la campagne était pauvre, aride et n'était pas du tout à la mode pendant la moitié du 18^{ème} siècle. Un écrivain Hippolyte TAINÉ a écrit dans ses « carnets de voyage » entre 1863 et 1865.

« Hors de Marseille et de la mer, cette Provence est lugubre à voir ; on dirait d'un pays brûlé, usé, rongé jusqu'à l'os par une civilisation détruite. Point d'arbres, sauf des mûriers espacés, des oliviers souffreteux, parmi des myriades de cailloux et des rocs nus, desséchés, blanchâtres ; parfois un quart de lieue de côte démantelée et stérile ; à l'horizon, des hauteurs dégarnies allongeant les unes au-dessus des autres leurs squelettes de pierre ; l'homme a tout mangé, il ne reste rien de vivant ; de misérables herbes épineuses, de petites broussailles vivaces se blottissent dans les creux, sur les escarpements. La terre elle-même manque, elle a été grattée et ratissée ; les forêts une fois détruites, les rivières sont devenues torrents et l'ont raclée, emportant avec elles tout ce qui alimente la vie. Il ne reste plus que la charpente primitive du sol et le terrible soleil. »



On monte vers la serre,
premier atelier de François
Aubrun















La vierge des adieux - 1828



Bas relief représentant **La Vierge Marie** (en haut dans les nuées) priée par deux fidèles. Les deux hommes sont probablement des moines, des prêtres, ou des croyants suppliants.

Ils demandent à la **Vierge Marie** d'intercéder pour eux auprès de Dieu, en nommant Saint Félix, un martyr et le saint patron du lieu. "Saint Félix, martyr, patron de ce temple, accueille-nous, ô Mère. »

Jeunesse

Youth

Milieu des années 1950

François Aubrun naît en 1934 à Boulogne-Billancourt. Sa vocation lui vient à l'âge de douze ans alors qu'il est hospitalisé dans un sanatorium à la montagne. « J'étais allongé sur une planche et je passais mes journées à regarder les nuages manger le ciel et le ciel se venger sur les nuages. Je voyais comment les choses se passaient, ce qui résistait, ce qui envahissait. Et c'est à ce moment-là que j'ai décidé de faire de la peinture. »

De retour à Paris, Aubrun quitte l'école et commence à fréquenter les ateliers. Il entre à l'Académie de la Section d'Or, étudie la peinture sous la direction de Jean Souverbie, s'initie à la sculpture avec Paul Niclausse et suit aux Beaux-Arts des cours d'art monumental et de lithographie. Parallèlement à ces années d'apprentissage, Aubrun s'évade à la campagne, à Aix, en Bretagne et sur la Côte d'Azur pour travailler sur le motif. Les gouaches qu'il réalise lors de ces voyages témoignent d'une relation particulière au paysage. Elles excluent d'emblée toute forme de bavardage et affirment le rôle prédominant de la couleur, de son intensité et des contrastes qui en découlent. S'affranchissant de l'enseignement de son maître Jean Souverbie – dont les peintures aux teintes beaucoup plus sourdes s'inspirent d'un cubisme assagi – Aubrun assume dès sa jeunesse un regard singulier. Vives et dépouillées, ses œuvres se rapprochent des paysages peints par Nicolas de Staël au début de la même décennie. Cependant, Aubrun proclame aussi une inscription dans une histoire de la modernité. On songe à la Méditerranée de Raoul Dufy, ou encore aux paysages fauvistes d'André Derain et d'Henri Matisse à Collioure.

Le début du parcours commence dans la serre qui longe la route en lacets vers le mas. Parmi les vieux pots en terre cuite sont exposées les gouaches figuratives des débuts de François Aubrun, élève de Jean Souverbie à l'académie de la Section d'or. On reconnaît certains paysages de la Côte d'Azur et de Bretagne parmi ces aplats de couleur à la manière de Nicolas de Staël et ces motifs inspirés de Matisse. La lumière, celle qui a bouleversé François Aubrun lorsqu'il a découvert la région d'Aix-en-Provence à quinze ans, joue un rôle essentiel dans ces vues de ports, de bords de mer et de montagne.



























A l'époque la bastide s'appelait « la cascade »

La bastide a été la résidence des parlementaires, grandes familles provençales avec entre autres Arnould Marin premier président du Parlement de Provence de 1674 à 1690. Durant son séjour à Aix-en-Provence il achète sur la commune du Tholonet le domaine Saint-Joseph connu à l'époque sous le nom de domaine des sources. Après l'occupation des Jésuites, c'est la famille AUBRUN qui rachète le domaine. À l'âge de quinze ans, au cours d'un voyage avec son grand père, François Aubrun découvre la région d'Aix-en-Provence et sa lumière. C'est pour lui une révélation. Il revient à Aix l'année suivante, puis quasiment chaque année, durant les vacances. En 1956, il épouse Martine Bassot, avec qui il aura six filles. En 1960, ils quittent Paris et s'installent définitivement au Tholonet. C'est là qu'il vivra et travaillera pendant près de cinquante ans, produisant la grande majorité de son œuvre.



1958-1962

En 1956, François Aubrun épouse Martine Bassot, avec qui il aura six filles. L'année suivante, il sort des Beaux-Arts et commence à exposer dans des galeries. Cependant, dépourvu d'atelier et se sentant à l'étroit dans l'environnement parisien, il ne peut se consacrer pleinement à son travail et peine à le faire évoluer. Il perd ses moyens, cesse brusquement de peindre et se tourne vers la littérature. Pendant plusieurs années, il écrit des nouvelles, des récits expérimentaux dans lesquels il déconstruit son propre langage et s'éloigne des représentations matérielles du monde – le monde se réduisant au fur et à mesure de ses textes à une poignée de motifs, principalement une femme et une fenêtre, qu'il ressasse inlassablement.

Loin de marginaliser Aubrun, ce « détour » par la littérature le situe pleinement dans les enjeux esthétiques de son temps. En effet, au tournant des années 1960, le sentiment d'un certain épuisement de la peinture est partagé par de nombreux jeunes artistes français, qui rejettent aussi bien la figuration conventionnelle que l'abstraction de l'École de Paris, en regard des artistes américains, notamment des expressionnistes abstraits ou d'artistes comme Robert Rauschenberg. Or, en France, cette atonie de la peinture contraste avec le dynamisme du champ littéraire qui voit l'avènement du Nouveau Roman et le développement d'une « écriture blanche », selon les termes de Roland Barthes. Les écrits d'Aubrun ne sont d'ailleurs pas très éloignés de ce « style de l'absence qui est presque une absence de style » et que Barthes perçoit chez Albert Camus, Jean Cayrol ou Maurice Blanchot.

Les textes d'Aubrun se nourrissent de sensations premières face à l'air, la chaleur, la lumière, et introduisent un rapport qui n'est plus uniquement visuel mais aussi physique, voire charnel, au paysage. Lorsqu'il retournera à la peinture quelques années plus tard au domaine Saint-Joseph, cette relation sensible au paysage se trouvera au centre de sa démarche, et le restera jusqu'à ses dernières œuvres.



En 1958, François Aubrun traverse une crise de la création. Il cesse brusquement de peindre et se tourne vers la littérature. Récits expérimentaux, écriture blanche dont les mots évoquent pourtant des sensations physiques face à l'air, la chaleur et la lumière. Dans l'oratoire, la voix de Paul Gaillard rappelle la qualité de ces textes dans l'attente d'une publication. Quatre ans plus tard, l'artiste, accompagné de sa femme et de trois de ses six filles, vient s'installer définitivement sur les hauteurs du Tholonet. François Aubrun se remet à peindre, mais dans le silence de la nuit, et plonge vers l'abstraction.

Texte lu par la guide

« On sent qu'on est entrain de respirer du bleu, ce n'est pas frais ni trop chaud cela ne caresse pas, cela ne gratte pas, c'est du bleu. C'est bien plus gros que des narines. Il n'y a qu'un bleu sur terre. C'est dur à respirer et on sent son nez se boucher, on s'arrête de respirer. Des feuilles d'arbre se montrent, il y a des feuilles dans le bleu. En respirant elles sont attirées et viendraient près du nez. Les feuilles craquent quand on les prend dans la main. On le mâche. Des dents écrasent du bleu. Il ne crisse pas. Ce n'est que de l'air très chargé de bleu. Sur la langue, sous la langue, contre le palais il y a encore du bleu qui n'est pas tassé qui rêve au ciel , un ciel étendu dans un hamac. Le hamac descend quand le ciel est plus lourd. Une personne est à la fenêtre peut-être que tout à l'heure fermera-t-elle les croisées si elle désire en finir avec son rêve. »



Cette Colline des Pauvres qu'on imaginait anonyme fut fréquentée par de singuliers personnages ; parmi les Jésuites qui la fréquentèrent, la présence de Teilhard de Chardin est attestée. François Aubrun avait raconté lors d'un entretien mené en 1996 que son épouse Martine Bassot l'avait acheté à Charles Pomaret (1897-1984) écrivain, député de Troisième République, en 1940 funestement ministre de l'Intérieur des débuts de Vichy. Grand collectionneur, Pomaret avait entassé dans le Domaine Saint-Joseph « un incroyable caravansérail », des toiles d'Ingres, Bonnard et Dufy et Delacroix. Pour leur part, Martine et François Aubrun comptaient parmi leurs amis, leur voisin Georges Duby, le philosophe Henri Maldiney, le critique d'art Georges Raillard, le journaliste Jean-Michel Royer. À plusieurs reprises, pendant les arrières-saisons de 1970, ils hébergèrent Pierre Tal-Coat. Aubrun partageait avec lui son atelier aménagé sous l'impressionnante charpente de la chapelle ; il lui offrait des toiles et du matériel. Pour fabriquer ses couleurs Martine acceptait avec humour et abnégation de mélanger pendant des heures du savon de Marseille et du blanc d'œuf. Les six filles Aubrun se souviennent de la silhouette grisonnante de Pierre qui se nourrissait avec un bol de riz et faisait quasiment partie de leur famille. La sixième qui est elle aussi peintre et se prénomme Ségolène avait rapporté que Tal-Coat affirmait très simplement que « *le rôle de l'artiste, c'est de montrer aux autres ce qu'il voit ; toutes les secondes, le paysage change* ».



On monte à la chapelle de Saint Joseph



la Chapelle de Saint-Joseph,
édifice de style néo-classique
édifié au début du XIXe siècle
par la Compagnie des
Jésuites.







Saint Joseph



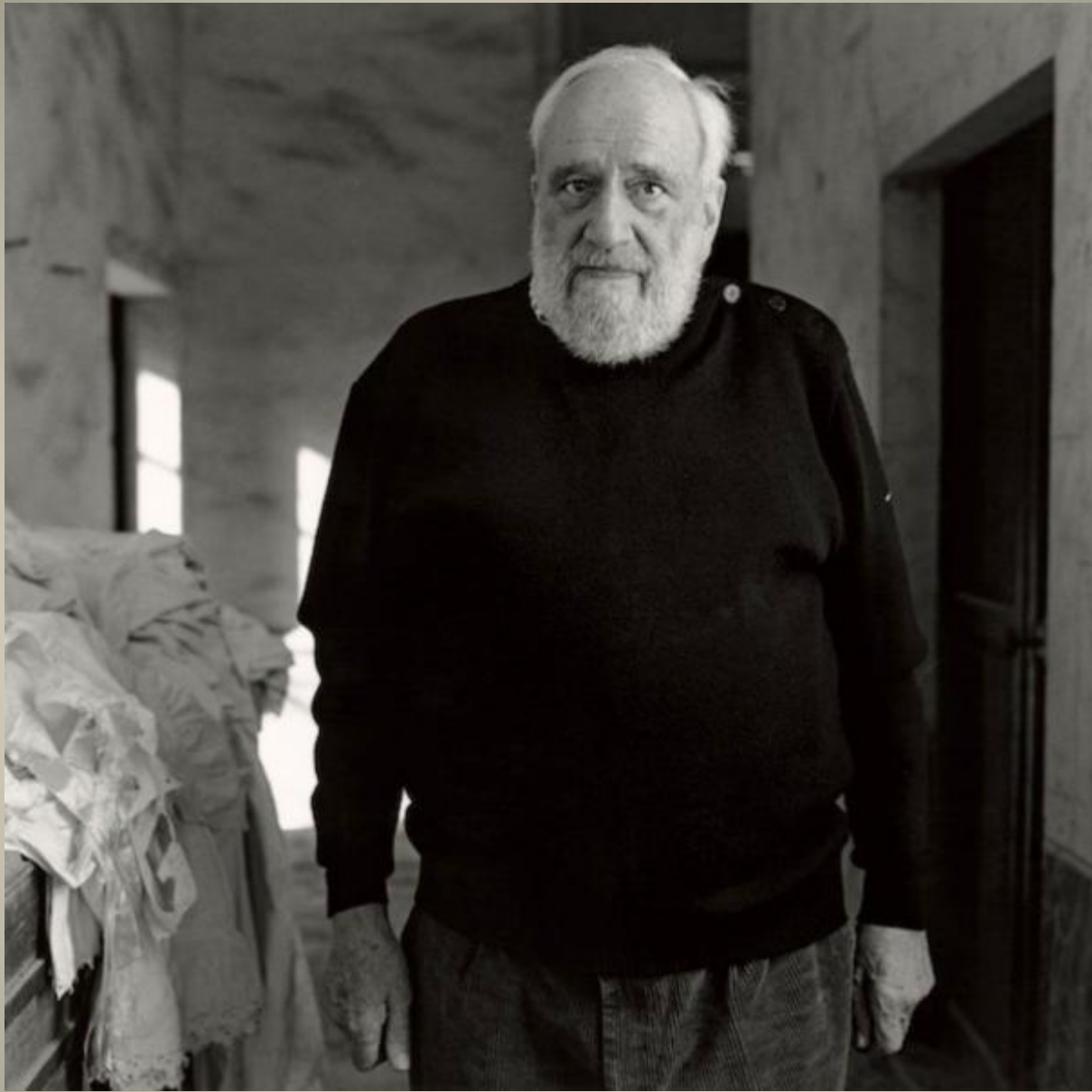
Jésus Christ

1962-2009

En 1962, François Aubrun quitte Paris et s'installe avec son épouse et leurs trois premières filles au domaine Saint-Joseph. Retrouvant l'intensité de la lumière aixoise qui l'avait bouleversé dans son adolescence, Aubrun revient à la peinture et ne la quittera plus. Cependant, après le passage par l'écriture, sa pratique a évolué. La figuration est abandonnée au profit d'une démarche en apparence abstraite, mais qui reste intimement liée au paysage. Davantage qu'un sujet à représenter, le paysage est devenu pour Aubrun une expérience à traverser. Il n'y a plus ni ciel ni terre, mais un même « bain inondé de lumière », dans lequel toutes choses – le rocher, l'arbre, la brume – sont liées et se respirent.

Cet entremêlement des éléments est particulièrement lisible dans ses premiers tableaux où les touches de couleurs, comme des sensations qui s'ajoutent les unes aux autres dans le blanc de la toile, rappellent les dernières peintures de Cézanne. Mais Aubrun rapidement se débarrasse de la forme et s'aventure dans la matière même de la peinture. Épaisse, puissante, elle devient un relief sculpté qui accroche la lumière. Le tableau n'est plus une image : c'est une matière à éprouver, à voir et à sentir. Aubrun dilue progressivement cette matière au cours des années 1970 et provoque des surgissements de couleurs, comme pour les apprivoiser à nouveau. Puis les couleurs, à leur tour, s'affinent et s'atténuent. Aubrun les superpose en couches successives sans toutefois les confondre, afin de travailler en profondeur l'architecture de la toile. Durant cette période, il travaille dans le compagnonnage de Pierre Tal Coat, peintre majeur de la génération précédente, qui vient régulièrement lui rendre visite à Saint-Joseph. Ensemble, ils s'intéressent à une peinture vécue, qui habiterait le monde. Au cours des années 1980, le geste d'Aubrun se fait de plus en plus discret, absorbé dans une peinture qu'il dilue abondamment avec de l'huile de lin clarifiée et de l'essence térébenthine. La lumière, désormais, émane de l'intérieur du tableau, comme révélée par l'effacement même du geste. Aubrun n'a de cesse de pousser toujours plus loin le dépouillement. Celui-ci atteint son point culminant dans les grandes compositions des années 2000. D'abord blanches, à la lisière du monochrome, les toiles d'Aubrun, à la fin de sa vie, basculent brusquement dans le noir. Comme un ultime effacement, ou une ultime révélation.

Aubrun a travaillé 47 ans au domaine Saint-Joseph, notamment à l'étage de cette chapelle, et y a réalisé plus d'un millier d'œuvres. Affirmant le tableau comme seule et unique fenêtre sur le monde, il a conduit sa peinture vers un dépouillement toujours plus grand afin de permettre une expérience fondamentale de la nature. Non pas un panorama qui se déploie sous ses yeux mais, à travers la couleur, une lumière qui relie les choses entre elles et l'homme au monde dans lequel il habite.

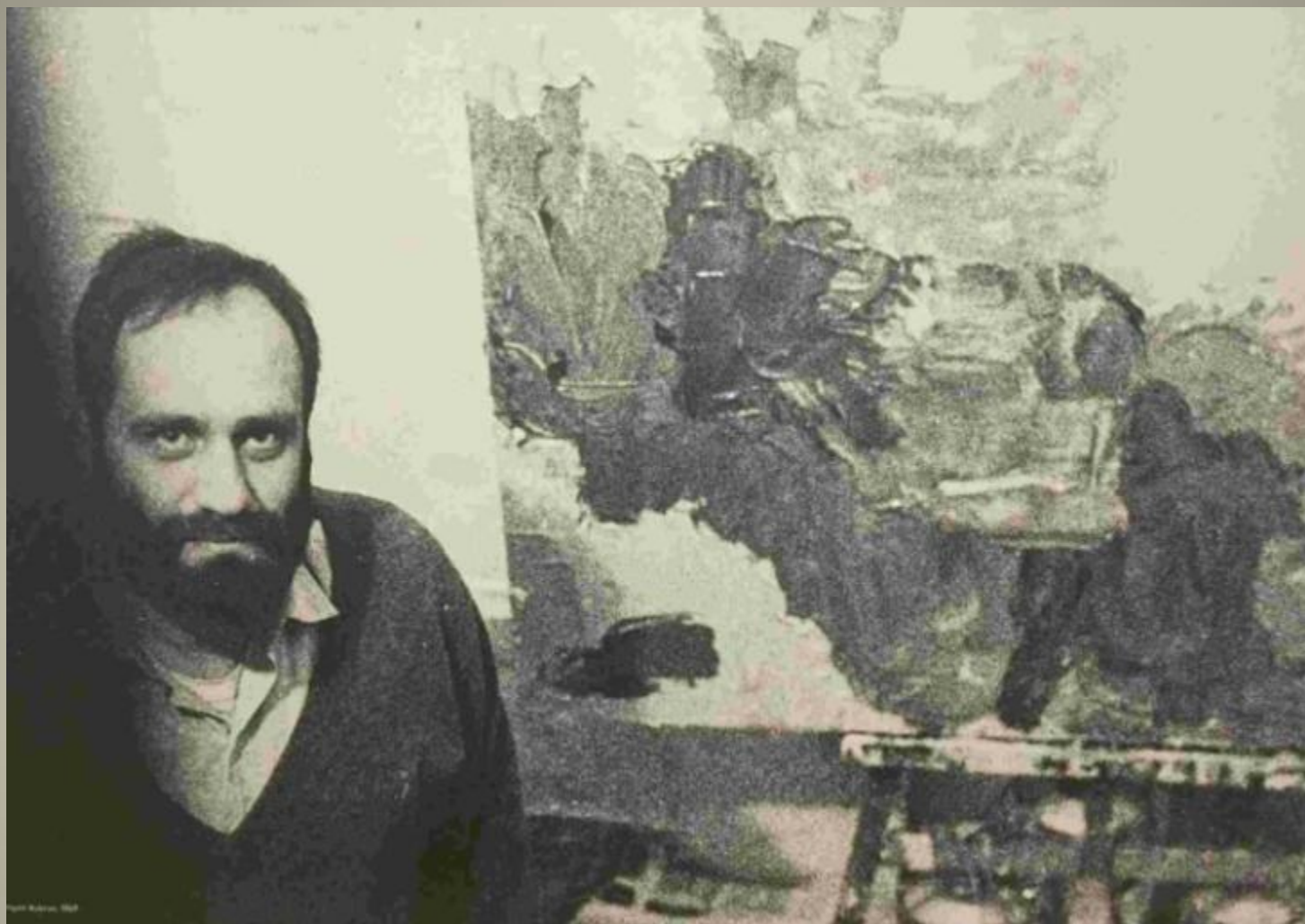


François Aubrun



Dans la chapelle aux murs mordorés, les commissaires de l'exposition ont organisé les toiles de François Aubrun pour en souligner la cohérence. Les petits formats, accrochés de manière chronologique, occupent le fond de l'espace.





Portrait de François Aubrun à l'entrée de la chapelle













Symboles visibles du blason :

Le chapeau ecclésiastique à 6 glands de chaque côté (en 3 rangées) : c'est le galero des évêques. (Les cardinaux en ont 15 de chaque côté).

La croix archiépiscopale à double traverse : suggère un archevêque, voire un évêque métropolitain.

La couronne comtale sur le blason (au centre) : parfois utilisée dans les blasons personnels d'évêques issus de la noblesse.

Le blason lui-même :

En forme d'écu classique.

Trois étoiles visibles (en haut).

Une figure en chevron inversé au centre.

Traduction de l'inscription

« Ici repose, dans l'attente de la bienheureuse espérance,

le cœur de Monseigneur François Xavier Caruana,
évêque de Malte, archidiacre de Transylvanie, vicaire
apostolique,

père très aimé, homme de prudence,
exemple pour son clergé et son peuple.

Très dévoué envers la Vierge Mère de Dieu, plein
d'amour pour les pauvres, cher à tous.

Il mourut en l'an du Seigneur 1829, la 12e année de
son épiscopat, le 17 janvier.

Qu'il repose en paix. »





Ce dépouillement de la peinture va conduire François Aubrun vers une radicalité extrême avec une palette restreinte mais en gardant toujours ses effets de lumière. Dans ses dernières œuvres, le noir prend paradoxalement une place essentielle. Il réalise une série de quinze tableaux noirs. Trois sont placés dans l'axe de la chapelle comme une Sainte Trinité annonçant une sorte d'aveuglement, de mort et de résurrection. À la manière de Mark Rothko.



Photo de son atelier que l'on n'a pas visité





François Aubrun fut enterré en février 2009, parmi les silencieuses croix du cimetière de la chapelle Saint-Joseph derrière le mur au fond où se trouvent 14 tombes de moines enterrés à la verticale.

Très belle découverte dans l'intimité de l'artiste, au milieu des paysages qui l'ont inspiré pendant cinquante ans.